

An abstract painting in shades of yellow, green, and brown, depicting a favela. A prominent church spire with a cross is visible on the left side. The background is filled with gestural brushstrokes and lines, suggesting the dense structure of the buildings.

# FAVELA DO PAULINHO

Boumé Boubekour



Boumé Boubekeur

# **FAVELA DO PAULINHO**



**« Soyons réalistes, demandons l'impossible »  
Che Guevara  
Il finira criblé de balles.....**



## Chapitre I

Presque 35 % des Favelas de Rio de Janeiro sont contrôlés par des gangs armés.

« Toutes les Favelas sont sous la marque du Commando Amarelo, toutes. », voilà ce que l'on entendait le soir en montant dans les Favelas du nord de Rio.

Le Commando avait pris par les armes cette Favela pour avoir une part de marché de plus dans la ville, s'imposant comme le gang le plus redouté de Rio. Inévitablement, ils étaient cernés par deux feux. Le premier, la police et l'escadron spécial de la *Bope*, qui intervenait dans les airs par hélicoptère et sur terre dans les ruelles de la Favela. Le deuxième, le Cinquième Commando, le gang rival qui voulait reconquérir son territoire perdu.

Une guerre urbaine était déclarée, laissant des morts criblés de balles sur les côtés. L'Etat de Rio de Janeiro luttait désespérément pour regagner le contrôle, si ce n'est seulement atteindre ces zones de non-droit qu'on nomme les Favelas. Mais les gangs dominaient. Ils y implantaient des *bocas* pour écouler leurs drogues, en s'emparant sans cesse un peu plus du territoire de l'autre, Favela par Favela.

Luiz Ramos et son équipe de la *Bope* intensifiaient l'entraînement pour envahir une Favela. Aujourd'hui, le moral était au plus bas, leur frère d'arme a été abattu lors d'un contrôle la nuit dernière. Il est mort à l'hôpital, une partie d'eux est morte avec lui. Peu importe, le deuil était un luxe qu'ils ne pouvaient s'offrir. Dans moins de douze heures, l'équipe fera une descente dans une des Favelas contrôlées par le plus puissant gang de Rio.

Deux par deux, ils avançaient dans une salle remplie de containers reproduisant les baraques des Favelas et tiraient à balles réelles sur un ennemi invisible. Chaque mouvement était répété, corrigé jusqu'à trouver la meilleure stratégie d'attaque. Dans les Favelas, ils ont carte blanche, il en va de leur vie. S'il le faut, ils abattront tous ceux qui ne se coucheront pas sur leur passage.

A la tombée de la nuit, la Favela reprenait ses habitudes. Sur une petite place nichée tout en haut, des vendeurs de boissons anesthésiaient les habitants, des viandes grillaient sur des braseros qui illuminaient les baraques délabrées, tout cela sous un fond de musique funk qui berçait les tensions grouillantes. C'était carnaval tous les soirs, carnaval sous haute surveillance. Les *aviozinhos* guettaient les entrées et sorties des habitants, kalachnikovs en bandoulière. Les dealers hurlaient à la criée, tels des poissonniers pour attirer les acheteurs et écouler leurs poisons. Cocaïne, *maconha*, pour 51 réais seulement. Les sachets étaient exposés là sur une table pliante.

Leurs *bocas* étaient à la vue de tous, des écoliers qui rentraient chez eux, des femmes qui après avoir fait plus de trois heures en bus, revenaient des appartements bourgeois d'Ipanema ou de Leblon, au sud de la ville.

Les jeunes vendeurs, encore gamins, encaissaient l'argent jeté dans un carton, où personne n'osait y mettre la main. Ils étaient surveillés par un lieutenant, lui-même observé par un autre lieutenant, tous les deux armés jusqu'aux dents, doigts sur la gâchette.

Raul avait commencé à l'âge de 11 ans et son engagement, c'était pour la vie. Il était fier d'appartenir au Commando Amarelo, il espérait, lui aussi, monter en grade et être nommé lieutenant pour avoir le droit de faire la guerre aux gangs rivaux.

Raul adorait son job, conseillant les acheteurs sur le produit, leur imposant les prix, de 5 réais, la dose, à 30, le gramme. Il sentait avoir un pouvoir sur les consommateurs venus de tous horizons, jusqu'aux *gringos* osant se perdre dans les entrailles de la ville. Il était loin de savoir que la consommation du seul peuple brésilien en cocaïne et en crack dépassait les 90 tonnes par an, et qu'il empoisonnait d'abord son peuple. Chaque soir, il repartait du cash plein les poches, 500 réais par nuit – en deux nuits, son butin équivalait à un mois de SMIC. Cela lui insufflait une force que rien ni personne ne pouvait arrêter. Pour rien au monde, il n'abandonnerait le Commando Amarelo.

Pendant les ventes, toute la Favela était sous pression. Les dealers et les habitants redoutaient d'être pris entre les tirs des hélicoptères et des équipes au sol de la *Bope*.

Plus haut, Edouardo supervisait un laboratoire mobile de coke chargé de fournir les *bocas* de la Favela. Dix kilos de colombienne pure à 99 % venaient d'arriver par livraison coutumière – une mototaxi les montait, entourée par d'autres motos afin de protéger celui qui avait la marchandise.

C'était la même rengaine et dans sa bande, chacun avait une tâche. Les briques de cocaïne étaient comptabilisées afin que les revendeurs, plus bas, ne détournent pas l'argent amassé. Chaque brique, emballée sous des épaisseurs de scotchs, était pesée et ouverte délicatement pour ne pas en perdre l'infime poussière. Edouardo, le chimiste, coupait la cocaïne pour l'allonger et grossir la marchandise. Il mixait dans des moulins à café, 30 grammes de coke et 10 grammes de merde, s'il n'avait pas de bicarbonate de soude ce soir-là. Pedro mettait sous sachet et Bernardo comptait les emballages livrés aux dealers qui remonteront plus tard les cartons remplis de billets.

Alex, lui, dirigeait sa *boca*, l'un des points de vente les plus prolifiques de la Favela. Pour augmenter ses ventes, pas compliqué, il mettait à fond des airs de samba. Cela lui permettait de prendre ses 8 000 *réais* par semaine.

Il avait commencé en bas de l'échelle, *aviozinho*, puis dealer, vendeur, lieutenant, et maintenant gérant d'une *boca*. Ambitieux, il visait le poste de manager général, ce qui lui permettrait de superviser toutes les *bocas* de la Favela et de multiplier ses revenus par cinq.

Le trafic de drogue est arrivé, là où ils sont nés, les a empoignés, et l'Etat les a laissés pour compte. Là-dedans, il n'y avait ni couleur, ni religion, juste une souveraine, la colombienne. C'est ce poison qui maintenant imposait les règles de la rue.

Dans cette Favela, c'est la cocaïne qui donnait le tempo ; la demande ne tarissait pas. Plus de 52 000 résidents étaient contrôlés par 200 membres du Commando tous enrôlés grâce à la



cocaïne et l'argent des *bocas*. Tous les soirs, les hommes de main possédaient les ruelles étroites de la Favela, visages impassibles, armés de kalachnikovs, doigt sur la gâchette, et laissant apparaître leur tatouage «CA» témoignant de leur appartenance au Commando Amarelo.

Sur les 1 000 Favelas de Rio, environ 600 appartenaient au Commando Amarelo. Dans chacune de ces Favelas, plus de 8 000 hommes lourdement armés portent l'insigne du Commando, l'instituant comme l'une des plus grandes menaces pour l'Etat. Le risque que la *Bope* débarque et prenne d'assaut la Favela était permanent. Cela n'avait pas d'importance car lorsque l'on portait la marque du Commando, il fallait défendre son territoire coûte que coûte, personne ne devait coloniser le territoire. Si la police venait à entrer, elle serait reçue par des balles et des grenades. Les nombreuses balles perdues fauchaient des habitants, des enfants et des aînés. Peu importe, tous voulaient gagner cette guerre de nerfs et de sang.

Zé, un soldat du Commando, rêvait d'envahir les autres Favelas afin d'être repéré et promu au grade de lieutenant. En attendant, il défendait la sienne au péril de sa vie, son rôle était d'empêcher les ennemis de s'approcher de ses frères d'armes. Son AK 47 était chargé à bloc et ses chargeurs dissimulés dans son short. Zé avait l'habitude des fusillades avec les gangs rivaux, mais c'est la *Bope* qu'il attendait impatientement, les yeux rougis par le poison qu'il venait d'inspirer par les narines. Il avait une haine furieuse pour ces lâches, qui avaient fauché son petit frère deux ans plus tôt et nombre de ses amis. Zé avait transporté ces derniers, criblés de balles, dans ses bras pour les déposer devant les portes de leurs familles.

« Ces lâches, ils tirent toujours les premiers », ruminait-il. Pourtant, chacun faisait tout pour rentrer sain et sauf chez soi. Le policier soulagé de retrouver femme et enfants, et le bandit prodige, fier d'avoir rapporté le dîner à sa famille. Les contrastes étaient criants dans la *Cidade Maravilhosa*.

Quand Zé s'appropriait à ôter la vie à un ennemi, il allait dans la même église, faire son invocation et allumer un cierge à la Vierge Marie comme pour chercher la rédemption. Il en était à sa septième prière.

Le tank de la *Bope* roulait plein gaz en direction de la Favela Jacarezinho. La vitesse et le poids du blindé le faisaient décoller. Aucun motard n'ouvrait la route, tant pis si un véhicule ne se décalait pas sur leur chemin, la mission ne s'arrêtera pas pour de la tôle froissée.

En raison de sa proximité avec les grands axes de transport, Jacarezinho était l'une des Favelas les plus prolifiques du Commando Amarelo. L'enjeu était gros et la *Bope* s'attendait à beaucoup de résistance. Tout était bon, ils avaient les mandats d'arrêts délivrés par la justice pour localiser les chefs de la Favela.

Dans le fourgon, les dix policiers se remémoraient les gestes qui les sauveraient peut-être des tirs croisés du Commando, alors que le commandant Ramos inspectait à nouveau les plans de la Favela. Le bataillon allait encercler les *bocas*; dans les airs, des tireurs d'élites survoleraient la zone pour observer, débusquer et faire feu sur tous ceux qui ne se soumettraient pas aux contrôles.

Deux par deux, ils sortirent du fourgon blindé. Ils n'avaient que des gilets par balles et des genouillères, pas de casque qui occulterait leur vision. Ils traversaient les échoppes, les

*barzinhos* et les baraques. Les habitants de la Favela continuaient de vaquer à leurs occupations. Habités aux descentes des flics super-héros, ils savaient que comme d'habitude, ils repartiraient les mains vides. Ils cherchaient un membre du gang, juste un, afin de le faire avouer la cache du chef de la Favela. Pendant que des vieillards jouaient aux cartes dans un *barzinho*, les policiers fouillaient les passants, soulevant leur t-shirt afin de vérifier qu'ils n'y cachaient pas d'armes. Ils continuaient, ruelle par ruelle. Au moindre arrêt, au moindre faux pas, ils risquaient de prendre une balle tirée par les membres du Commando. Déjà avertis de la montée de la *Bope* par des guetteurs, ils avaient actionné les pétards du carnaval pour que les dealers, depuis les hauteurs, démontent les *bocas*.

En file indienne, des policiers infiltrèrent une maison, tandis qu'une autre équipe investit l'arrière pour tenter d'attraper les fuyants, trois gamins.

« Chope-le par les couilles » cria un policier.

– Couchez-vous et fermez vos gueules *filhos das putas*, ordonna le second.

– Ils n'ont rien, laisse tomber !

La première équipe trouva un téléphone cellulaire abandonné et du matériel chimique. La zone était sécurisée, l'hélicoptère faisait du sur-place. Les dealers s'étaient évaporés, franchissant un mur et traversant la voie ferrée, ils avaient rejoint une Favela voisine en bas de la rue. Ils ne seront pas suivis, toute la logistique de la *Bope* volait en éclat dès qu'il fallait changer de Favela. Ils n'avaient pas omis de marquer leur territoire en taguant les murs de leur logo « CA ». Pas près de s'avouer vaincu, le commandant Ramos ordonna à son équipe de s'enfoncer dans la Favela, faisant un signe à l'hélicoptère en vol stationnaire de les couvrir.

Enfin, ils atteignirent la première *boca* principale, c'est là qu'ils espéraient trouver des indices que le gang aurait laissé derrière lui, comme l'identité d'un lieutenant. C'était visiblement un endroit stratégique car les trafiquants avaient posté des gardes à chaque entrée de la ruelle, sur la place où les enfants jouaient en sortant de l'école, et sur les terrasses des maisonnettes alentours pour ne pas être surpris par la *Bope* ou un gang ennemi. Ainsi, ils pouvaient faire feu à volonté et sauraient par où s'échapper.

La ruelle et la place étaient étrangement désertes et silencieuses, à part le vrombissement des hélices de l'hélico, ne ratant pas une miette de la progression des policiers. Dans un recoin de la *boca*, un policier trouva un carnet dissimulé entre les joints d'un muret. Pas de noms, ça ressemblait à un livre de compte des dernières ventes de cocaïne.

La *boca* et la zone sécurisées, le commandant Ramos ordonna à son équipe de détruire le repère. Soudain, l'hélico donna l'alerte par radio ainsi que la position de membres du gang. Des guetteurs du Commando avaient été vus sur les toits. Le commandant donna l'ordre à sa troupe de se déployer pour ne pas être la cible des snipers.

Courant dans les venelles de la Favela, la police militaire stoppa devant une baraque depuis laquelle ils pensaient pouvoir atteindre les toits. « Ouvrez ! Police ! »

Timidement, une femme ouvrit la porte. Elle était tétanisée par la peur de se retrouver au milieu d'une fusillade non contrôlée et de se prendre une balle perdue par des fous furieux.

« On peut atteindre le toit depuis votre maison ? lui demanda un policier.

– Non monsieur ! Vous devez passer de l'autre côté. Il y a un escalier. »

Par colonnes espacées, les policiers empruntèrent l'escalier, traversant quelques maisonnettes où des familles s'apprêtaient à déjeuner, sans se soucier des intrus lourdement armés.

Le temps que la police arrive sur le toit rouge brique, les hommes du gang avaient décampé, sautant de terrasse en terrasse jusqu'à atteindre une maison sûre. La mission était terminée et comme toujours, ratée. Le commandant Ramos fit un signe à l'hélico pour qu'il décampe et réembarqua dans le fourgon, dépité de ne pas avoir l'identité du chef de la Favela.

L'hélicoptère poussa les gaz en se penchant sur la droite pour rejoindre la base. Les deux snipers sur les patins d'atterrissage couvrant le bataillon qui remontait dans le fourgon.

A cran et animés par la vengeance, ils étaient déçus de ne pas avoir attrapé un membre du gang. Ils auraient voulu interroger par la force l'individu qui aurait sûrement balancé les noms des chefs.

La torture était simple; quelques coups à la tête et un sac plastique pour recouvrir le visage ensanglanté et étouffer jusqu'à l'évanouissement. Personne ne pouvait supporter la cadence des militaires rodés à ces techniques de torture. Après trois minutes, n'importe qui serait prêt à dénoncer sa mère et avouer des crimes qu'il n'avait jamais commis.

Dans le quart d'heure suivant leur départ, la *boca* serait remontée et opérationnelle. Le commandant Ramos en avait froid dans le dos, il avait affaire à une organisation criminelle bien plus dangereuse qu'il ne l'avait imaginé. C'est la *Cidade Maravilhosa*.

Plus au nord, non loin de l'aéroport Tom Jobim, le Cinquième Commando contrôlait la Favela de Maré, un immense complexe de Favelas où les quelques 140 000 habitants étaient les premières victimes des violences, des discriminations, du chômage et de l'insalubrité.

Dans cette Favela, l'absence de sécurité rendait les femmes encore plus vulnérables. Très jeunes et privées d'éducation, elles se retrouvaient coincées avec des enfants à élever et condamnées aux tâches ménagères, les maris souvent absents, morts ou en prison. Elles subissaient la violence des hommes.

La société *carioca*, comme l'ensemble de la société brésilienne, voyait la Favela comme l'origine de tous leurs maux.

Le Cinquième Commando était le deuxième gang le plus puissant de Rio de Janeiro, il n'arrêtait pas de progresser en influence. Il avait envahi les territoires des Segundo et Terceiro Commandos, comprenant plus de 200 Favelas, dont les hommes conquis, s'empressaient de se tatouer « CC », comme on adhérerait à un parti politique. Le Commando venait de prendre le contrôle d'une Favela dans la zone sud de Rio et s'exposait à une attaque imminente du Commando Amarelo.

L'argent coulait à flot pour Emerson, le chef du Cinquième Commando. Affublé de bijoux aux carats les plus lourds et entouré de tueurs à gages armés tels des porte-avions, prenait de la puissance en dominant ses Favelas. L'argent lui était devenu une formalité car il convoitait

plutôt la gloire et la reconnaissance. Cette sensation d'impunité mélangée à la cocaïne le berçait dans une illusion d'invincibilité. L'argent ne pouvait acheter cette adrénaline.

Il avait les opportunités ; assez d'argent et d'hommes pour envahir d'autres Favelas. Cela lui ferait augmenter ses profits et le placerait comme l'homme le plus recherché de Rio de Janeiro.

Huit cent fusillades par mois à Rio de Janeiro, dont 80 % entre gangs rivaux. C'était la loi de la jungle, une guerre sans fin. Il fallait vendre le plus de drogue, gagner le plus d'argent pour se procurer les armes et les hommes les plus performants et conquérir encore plus de territoire. C'est seulement ainsi que l'on se faisait une place dans ce monde et que l'on faisait trembler ses ennemis les plus redoutables.

Tout ça c'est pour l'argent, rien d'autre. L'argent le transformait en monstre. Tous ses soldats étaient imbibés de cocaïne pour rester éveillés et se donner du courage. Tout ça pour contrôler Rio sachant qu'il ne devait en rester qu'un.

Il y avait une certaine noblesse à mourir au combat, à mourir pour le Cinquième Commando. Ses amis, ses frères de sang ont donné leur vie pour le Commando, mais Emerson, lui, était prêt à tout pour survivre et se retrouver au sommet. Abattre des membres du Commando Amarelo, exécuter ses propres soldats pour se faire une place, être respecté et craindre de tous. Il voyait toujours plus grand. Il pouvait écouler une tonne de cocaïne, pourquoi pas dix ? Il pouvait en écouler dix, pourquoi pas cent ? Soit il grandissait, soit il se faisait éjecter.

Pour sécuriser son nouveau territoire au sud de Rio, Emerson avait ordonné à ses hommes de faire tourner toutes les *bocas* à plein régime. Il devait désormais se procurer plus de drogues.

## Chapitre II

Sao Paulo, 3 heures du matin, Jésus sortait de son appartement des quartiers chics de la ville, deux sacs à la main, qu'il déposa dans le coffre de sa voiture. Dans ces sacs, plus de 30 kilos de cocaïne pure prête à être coupée, une fois arrivée à bon port. Pour ce chargement, il recevra une commission de 10 000 réais.

Jésus conduisait pour les gangs de Rio sans se soucier de leur politique. Il transportait tout dans sa voiture, drogues, armes, et même cadavres qui devaient être livrés pour prouver la mort au gang qui l'avait commandité. Ce soir, il livrait le Cinquième Commando. En prenant la *Rodovia Presidente Dutra* il allait parcourir 450 kilomètres et espérait arriver au petit matin. Rap brésilien à fond, il ne se concentrait que sur sa mission. Il ne faisait même plus attention aux paysages grandioses, bordés de forêts et pâturages verdoyants, de larges cours d'eau, et ponctués de grandes *fazendas* dignes des ranchs américains. Le soleil se levait et faisait danser les ombres sur cette terre imprévisible.

Jésus préférait rouler tôt et être couvert par le trafic des automobilistes et des camions ; ainsi, il avait des chances de passer inaperçu et de ne pas être arrêté par la police routière. Le danger allait se trouver quelques kilomètres plus loin à l'entrée de l'Etat de Rio de Janeiro. La *Polícia Federal* y avait déjà saisi plusieurs tonnes de cocaïne en provenance de l'Etat de Sao Paulo et ciblait en priorité les gros véhicules qui empruntaient la *Rodovia*. Environ 850 000 l'empruntaient chaque jour et la police inspectait au faciès. Jésus avait une gueule d'ange dans une Chevrolet banale, il devait rester cool et, grâce à sa bonne étoile, il passerait le barrage. S'il se faisait arrêter, il prendrait entre dix et quinze ans de prison, autant dire une mort certaine.

Là encore, chaque partie connaissait sa mission. La coca était cultivée près du fleuve Catacumbo en Colombie, dans des champs entourés d'une jungle luxuriante où s'y planquaient les *sicarios* pour abattre les intrus et l'armée colombienne.

Les agriculteurs avaient besoin d'avoir un marché stable. La coca en était un. Ils savaient qu'il y aurait un acheteur, et le prix était toujours fixe.

Ils ne pouvaient pas passer à la culture du café, un produit moins pratique à exploiter. Les prix fluctuaient beaucoup, et étaient sensible au changement climatique. Pour un agriculteur avec des moyens limités, la production de la coca était quasiment imbattable.

C'était un choix économique.

Entre la légalité et l'illégalité, le choix n'était pas très important, si le gouvernement disait :

« Attention c'est illégal ! »

Les agriculteurs répondaient :

« Mais vous êtes qui ? Je ne vous ai jamais vu, vous ne vous êtes jamais soucié de nous.... »

Le coût du kilo de feuilles de coca s'élevait à 1 dollar. Des jeunes, souvent acheminés clandestinement du Guatemala ou du Venezuela récoltaient les feuilles, en s'arrachant les mains, tels des esclaves dans des conditions déplorables, pour un salaire minable. Ils devaient ramasser 11 kilos de feuilles par jour pour espérer avoir 20 dollars. La récolte terminée, les

feuilles étaient transformées en pâte de coca, se vendant à 780 dollars le kilo. Il fallait une tonne de feuille de coca pour produire 1 kilo de cocaïne.

En général, ces plants de coca fleurissaient tous les trois mois. Les forcenés effectuaient 5 récoltes par jour, pour calculer les 20 dollars garantis.

Leur seule solution, était de travailler à cultiver la coca, leurs survies en dépendaient. Ils pouvaient envoyer de l'argent à leurs familles restées au pays.

Ensuite, elle était acheminée jusqu'au port de Turbo, en face du Panama. Embarquée dans des containers, elle partait pour le port de Santos dans l'Etat de Sao Paulo. Là, elle atteignait les 5 000 dollars le kilo. Enfin, les gangs l'achetaient et en approvisionnaient leurs *bocas*.

Elle traversait les Etats sans peine. Tout le monde était acheté, car tout le monde avait un prix.

C'est entre la deuxième et la troisième étape que Jésus intervenait. C'était le maillon qui liait la cargaison du port de Santos aux gangs de Rio. Il n'y avait pas de demi-tour possible.

Arrivé à Rio, Jésus prit son cellulaire et appela Emerson pour l'informer qu'il lui monterait la marchandise le soir même. Il n'en avait pas encore fini avec les patrouilles de police. Si, par malheur, il se faisait contrôler, il tirerait pour s'en dégager, abandonnant la cargaison et fuirait la région pour ne pas être exécuté par les gangs. Autant dire que sa vie ne tenait qu'à un fil. Sa voiture garée en toute sécurité, il décida de se reposer dans un motel de luxe et de se payer une prostituée pour l'occuper.

La nuit tombée, Jésus arriva dans la Favela ; il se fit fouiller par des membres du Commando. Là, il monta les marches pour atteindre la baraque d'Emerson qui l'attendait de pieds fermes. Emerson le prit à part. « Il faut que tu m'amènes ça au Complexo do Alemão pour nos amis qui sont attaqués par le Commando Amarelo. » Il lui tendit un sac de sport, avec sept grenades, six Kalachnikovs, six Glocks 18 à rafales automatiques, des pistolets Sig 550 de l'armée Suisse, et enfin trois mini Uzis allégés à 600 coups/minute.

Le Complexo do Alemão était une plaque tournante du trafic de stupéfiants, le théâtre d'une extrême violence. Toutes les nuits, des tirs résonnaient pour la lutte des territoires. Qui détenait cette Favela était certain d'augmenter ses bénéfices, fallait-il encore lutter à mort pour la garder. Toutes les Favelas détenues par le Cinquième Commando y envoyaient des armes pour que leurs membres résistent à l'assaut du Commando Amarelo. Jésus n'avait d'autre choix que d'accepter la mission et d'encourir les risques.

Malgré les tirs, les ventes se poursuivaient et le gang patrouillait dans les venelles afin de contrôler les étrangers à la Favela, qui venaient se ravitailler en drogues.

Lucas tenait une *boca* dans la Favela. Avec son chimiste, il y produisait du crack, le meilleur de Rio. Avec un tiers des ventes de crack, il pouvait acheter un kilo de cocaïne et continuer à se développer. Sa mission était de faire circuler l'argent pour enrichir la Favela, il ne pouvait pas laisser la *boca* tourner à vide. Chaque *boca* rapportait plus de 100 000 réais, soit près d'un million par semaine. Il désirait, avant toute chose, être repéré par Emerson. Si les chiffres étaient atteints, il le nommerait sûrement lieutenant.

Assurer les ventes et la défense de la Favela comportait des risques. Pouvaient les surprendre à n'importe quel moment, la police d'un côté ou le Commando Amarelo de l'autre. Sur toutes les collines de la Favela, Lucas avait posté des guetteurs munis de talkie-walkie.

« Il y a une moto qui monte vers vous ! Crachait le talkie-walkie.

– Pas de problème, on contrôle, tout est ok », répondait le destinataire.

Ces guetteurs faisaient partie d'un des groupes d'alerte de la Favela, ils avaient vue sur tout ce qui bougeait. Les heures, ils ne les comptaient pas. Ils étaient ravitaillés en sandwiches, mais surtout en cocaïne pour se maintenir alerte. On les avait armés de lance-roquettes pour parer à d'éventuelles attaques d'hélicoptères de la *Bope*. Ils ne savaient pas s'en servir mais par chance ils seraient fiers d'abattre ce char volant et ses occupants.

Dès que les groupes d'alerte avertissaient d'une attaque, les lieutenants et les membres du Commando bloquaient l'accès à toute la Favela et pouvaient l'encercler en dix minutes. Malheur à ceux qui traînaient dans les ruelles, les balles traçantes allaient faucher des innocents. Dommages collatéraux.

Tous les guetteurs étaient en alerte maximale. Chaque Favela appartenait à un chef qui possédait toutes les *bocas*. Il donnait les ordres et on lui obéissait. Chaque erreur pouvant lui être fatale. Aucune clémence ne serait accordée si l'un des guetteurs s'assoupissait ou désertait son poste. Sa peine : la torture devant tous les membres du gang, un pneu en feu autour de la taille.

Si tu déconnes, tu meurs.

Ce soir, le bataillon de la *Bope* avait reçu une nouvelle mission, celle d'investir une Favela appartenant au Cinquième Commando. Stopper le pouvoir croissant de ses chefs.

« Dès qu'on sort du camion blindé, on fonce, on monte et on arrose tout ce qui bouge », ordonna le commandant Ramos. La cible, deux chefs de la Favela Japeri dans la Zone Nord de Rio, proche de la *Rodovia* Presidente Dutra.

Le commandant et son équipe pénétrèrent la Favela par l'arrière, appuyés par trois hélicoptères de combat, à leur bord, des snipers d'élites. Ces snipers étaient entraînés pour faire feu dans toutes les positions, bien amarrés debout sur les patins de l'hélicoptère. Ils volaient en rase-mottes, presque touchant les toits pour semer la peur auprès des habitants.

Ils faisaient des mouvements circulaires pour acculer les suspects vers les hommes au sol qui se chargeraient des exécutions. Dans des échanges de tirs successifs, les snipers inondaient de balles les venelles de la Favela. Qui sortait à découvert prenait une balle perdue.

Dix trafiquants présumés ont été tués et six personnes blessées par balles dont quatre policiers. Un des hélicoptères a été abattu par une roquette et s'est crashé sur un terrain de football non loin de la Favela, causant un choc violent sur le sol. Seul un policier a été gravement brûlé.

L'un des deux soutiens aériens restant et quelques policiers fédéraux sont intervenus pour récupérer les rescapés et les mettre à l'abri des tirs croisés. La *Bope* progressait dans les ruelles, des tirs d'armes lourdes résonnaient accompagnés de « *filhos das putas* ! ».

C'était une véritable scène de guerre dans la Favela Japeri. Des habitants couraient se cacher dans des commerces et tiraient les rideaux de fers, d'autres entraient de force dans des

maisonnettes. Dans les écoles, les enfants terrorisés se mettaient à couvert sous les tables, sur ordre de leurs professeurs qui se devaient de garder leur sang-froid. Ils attendaient la fin en espérant ne pas avoir perdu un parent ou un copain de classe. Les petits enfants avaient déjà conscience des tristes réalités de leur environnement, et de tout ce qui faisait une Favela.

Soudain, le commandant Ramos donna ordre à ses troupes de se replier. Le gang s'était caché et se tenait prêt à tout faire sauter, quitte à laisser des innocents sur l'asphalte. L'équipe redescendit sans baisser la garde, épuisée par la chaleur et le poids de leurs protections pare-balles, et embarqua dans les fourgons blindés. Les deux hélicos les suivaient à la trace, abandonnant la carcasse du troisième, vite envahie par une foule cherchant des armes que la police aurait oubliées.

La nuit n'était pas encore terminée. En représailles à l'assaut de Japeri, neuf autobus ont été incendiés près de la Favela. Un des chauffeurs déclara à la presse que quinze hommes armés de fusils et de pistolets, le visage masqué, lui avaient ordonné de descendre et de faire sortir les passagers : « Descends, descends, *filho da puta*, on va foutre le feu ! »

Le lendemain, le colonel Duarte donnait une conférence de presse pour affirmer sa détermination à paralyser les narcotrafiquants et à répéter la même opération dans une autre Favela.

Les forces de sécurité avaient pris le contrôle de la Favela Rocinha, dominée depuis des décennies par les trafiquants, sans tirer un seul coup de feu.

L'opération coup de poing avait mobilisé des centaines de policiers d'élite appuyés par des blindés et des hélicoptères. A 10h15, le bataillon, sous les ordres du commandant Ramos, confirmait détenir la Favela.

Ils étaient entrés dans cette communauté située dans la Zone Sud de Rio, la plus riche de la ville.

Les policiers braquaient et pointaient leurs fusils d'assaut sur tous les habitants de la Favela. Sur les consommateurs attablés dans les *cafézinhos* qui dans un mouvement habituel entrecroisaient les mains derrière la tête.

Dans les rues, les passants, mains contre le mur, étaient palpés. Aux fenêtres, les habitants avaient déployé des draps blancs en signe de paix.

Aucun coup de feu, aucun affrontement entre la police et le gang. Le commandant Ramos savait qu'il y avait là, un groupe d'environ deux cents membres du Commando Amarelo, qui avaient dû se cacher, ou fuir provisoirement la Rocinha.

Le colonel Duarte avait aussi ordonné la fermeture de l'espace aérien. Les policiers vigoureusement armés s'étaient déployés aux accès de la Favela munis de photos de suspects afin de contrôler les véhicules qui y entraient ou qui en sortaient.

Paulinho et ses hommes avaient réussi à s'échapper par les collines voisines sur des motos volées. Il savait que des balles perdues allaient faucher des innocents. Il préférait la fuite en avant et reprendre paisiblement ses activités après la désertion de la police. Ce qui ne saurait



tarder, tout ça c'était du cinéma pour les médias. Avant de partir, ils avaient réussi à planquer tout le surplus de la cocaïne et avaient emmené avec eux des coffres en bois remplis de billets de banque, au cas où il faudrait reprendre une autre Favela. Paulinho voulait se réfugier en attendant à Vidigal, la Favela voisine, mais il serait certainement tombé nez à nez avec le Commando Amarelo, dont le chef Tiago l'avait condamné à mort.

Paulinho avait préparé minutieusement sa fuite car il savait que sa Favela allait être la prochaine cible de la *Bope*. Quelques jours plus tôt, en regardant la chaîne Globo, il avait pu suivre depuis l'hélicoptère des journalistes, la progression de la police qui avait cerné la Favela Japeri.

Rio de Janeiro était en guerre, Paulinho en avait conscience. Les deux clans voulaient régner en maître sur toutes les Favelas de la ville. Le Cinquième Commando montait en force tandis que le Commando Amarelo perdait des hommes. Tant que Paulinho versait une offrande au Commando Amarelo, tout allait bien. Mais plus malin que tous les autres, il savait qu'il était sacrificiable ; s'il mourait, un autre enfant des Favelas le remplacerait.

Lui, n'était pas encore fiché et ne voulait pas être repéré. Il ne portait jamais de vêtements de marques, pas de bijoux. Il pouvait tout avoir, des filles, des motos, ou organiser de grandes fêtes dans la Favela mais cet argent était maudit. Il préférerait économiser un maximum de fric et raccrocher avant que la police ne découvre son identité.

Rien n'était encore fini. Après le départ de la *Bope*, il devrait organiser un achat important de cocaïne et la faire distribuer dans les *bocas* afin de reprendre la main sur sa Favela.

Paulinho tenait la Rocinha d'une poigne de fer, ses *bocas* tournaient à fond et il s'était endurci. D'abord le deuil de sa mère, ensuite la perte de son amour, Lisa.

Celle qu'il avait aimé, et celle qui l'avait quitté, Lisa ne voulait pas d'un trafiquant dans sa vie, encore moins d'un chef d'une Favela.

Il était impitoyable, coriace. Il gardait sa Favela comme une forteresse. Toutes les entrées et sorties étaient contrôlées. Il ne permettait aucun écart à ses *aviaozinhos*. S'ils commettaient une faute, c'était l'expulsion de la Favela. Or, ils ne pourraient en intégrer une autre ; ils seraient exécutés pour leur appartenance à la Rocinha. Seule la rue les sauverait. Aspirer de la colle leur permettrait d'être défoncés. De pouvoir se prostituer et de supporter les humiliations et les persécutions de la Police Fédérale et des bourgeois de la Zone Sud.

Paulinho ne voulait plus payer de commissions à Tiago. Ce faisant, il avait tourné le dos au Commando Amarelo. Du fin fond de sa prison qu'il contrôlait, Tiago avait déclaré la guerre à la Favela Rocinha et avait lancé un contrat sur Paulinho.

La guerre était déclarée.